

Robert Muchamore



**MISSION 12 LA VAGUE
FANTÔME**

“Efficace, excitant, fascinant : et si c'était vrai ?”

Extrait de la publication

Sunday Express



MISSION 12

LA VAGUE FANTÔME

Décembre 2004 : un tsunami dévaste les côtes de l'Asie. Le gouverneur de l'île de Langkawi en profite pour implanter des hôtels de luxe à l'emplacement des villages dévastés... Quatre ans plus tard, James Adams doit assurer la sécurité du gouverneur lors de sa visite à Londres.

Mais l'ex-agent Kyle Blueman lui propose d'entreprendre une opération clandestine particulièrement risquée.

James trahira-t-il CHERUB pour prêter main-forte à son meilleur ami ?

CHERUB est un département ultrasecret des services de renseignement britanniques composé d'agents âgés de 10 à 17 ans.

Ces professionnels rompus à toutes les techniques d'infiltration sont des enfants donc... des espions insoupçonnables !

POUR RAISON D'ÉTAT, CES AGENTS N'EXISTENT PAS.

www.cherubcampus.fr

**À lire :
les 11 premières
missions de
CHERUB.**





Mission 12 :
LA VAGUE FANTÔME

www.cherubcampus.fr
www.casterman.com

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre : *Shadow Wave*.
© Robert Muchamore 2010 pour le texte.

ISBN 978-2-203-07749-2
N° d'édition : N.10EJDN000820.N001

© Casterman 2011 pour l'édition française, 2013 pour la présente édition
Imprimé en Espagne par Edelvives.
Dépôt légal : octobre 2013 ; D.2013/0053/266
Déposé au ministère de la Justice, Paris
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Robert Muchamore



**MISSION 12 LA VAGUE
FANTÔME**

Traduit de l'anglais
par Antoine Pinchot

casterman

Avant-propos

CHERUB est un département spécial des services de renseignement britanniques composé d'agents âgés de dix à dix-sept ans recrutés dans les orphelinats du pays. Soumis à un entraînement intensif, ils sont chargés de remplir des missions d'espionnage visant à mettre en échec les entreprises criminelles et terroristes qui menacent le Royaume-Uni. Près de trois cents agents vivent au quartier général de CHERUB, une base aussi appelée « campus » dissimulée au cœur de la campagne anglaise.

Ces agents mineurs sont utilisés en dernier recours dans le cadre d'opérations d'infiltration, lorsque les agents adultes se révèlent incapables de tromper la vigilance des criminels. Les membres de CHERUB, en raison de leur âge, demeurent insoupçonnables tant qu'ils n'ont pas été pris en flagrant délit d'espionnage.

Rappel réglementaire

En 1957, CHERUB a adopté le port de T-shirts de couleur pour matérialiser le rang hiérarchique de ses agents et de ses instructeurs.

Le T-shirt **orange** est réservé aux invités. Les résidents de CHERUB ont l'interdiction formelle de leur adresser la parole, à moins d'avoir reçu l'autorisation du directeur.

Le T-shirt **rouge** est porté par les résidents qui n'ont pas encore suivi le programme d'entraînement initial exigé pour obtenir la qualification d'agent opérationnel. Ils sont pour la plupart âgés de six à dix ans.

Le T-shirt **bleu ciel** est réservé aux résidents qui suivent le programme d'entraînement initial.

Le T-shirt **gris** est remis à l'issue du programme d'entraînement initial aux résidents ayant acquis le statut d'agent opérationnel.

Le T-shirt **bleu marine** récompense les agents ayant accompli une performance exceptionnelle au cours d'une mission.

Le T-shirt **noir** est décerné sur décision du directeur aux agents ayant accompli des actes héroïques au cours d'un grand nombre de missions. La moitié des

résidents reçoivent cette distinction avant de quitter CHERUB.

La plupart des agents prennent leur retraite à dix-sept ou dix-huit ans. À leur départ, ils reçoivent le T-shirt **blanc**. Ils ont l'obligation – et l'honneur – de le porter à chaque fois qu'ils reviennent au campus pour rendre visite à leurs anciens camarades ou participer à une convention.

La plupart des instructeurs de CHERUB portent le T-shirt blanc.

MAI 2009

1. Rebelle à plein temps

À la suite des violents incidents survenus en août 2008 lors de la Rebel Tea Party – un important rassemblement de bikers –, une sanglante guerre des gangs a éclaté entre le Vandales Motorcycle Club et leurs ennemis jurés, les Vengeful Bastards, un affrontement émaillé de fusillades, d'attaques à l'arme blanche et de destructions de biens privés. Ce conflit ouvert a atteint son apogée en octobre, lorsque Ralph Donnington, alias le Führer, président national du Vandales MC, a ordonné une série d'incendies criminels visant les club-houses de ses rivaux.

Mais le triomphe des Vandales a été de courte durée. Une fouille opérée lors d'un contrôle routier a permis la découverte d'engins incendiaires artisanaux. Les deux occupants du véhicule, membres des Vandales du South Devon, ont été arrêtés. Lors de la perquisition de leur chambre d'hôtel londonienne, des armes à feu, soixante mille livres en espèces et un ordinateur portable contenant des e-mails compromettants ont été saisis. Ces messages évoquaient les attaques commises sur les club-houses et révélaient des

informations comptables relatives aux opérations de trafic d'armes menées par leur gang.

Huit des dix-neuf membres du club ont aussitôt été appréhendés. Au cours de l'enquête, la découverte de nouvelles pièces à conviction a débouché sur l'arrestation de vingt autres membres issus des rangs des Vandales et de plusieurs associations affiliées.

En dépit de ce succès, le Führer se trouve toujours à la tête du Vandales MC. Cependant, compte tenu du nombre de ses lieutenants incarcérés, il se trouve désormais contraint de sortir de sa réserve, de mener lui-même ses activités criminelles et de s'exposer aux foudres de la loi. Des années après avoir échappé à une lourde peine d'emprisonnement, il est aujourd'hui plus vulnérable que jamais.

(Extrait du rapport interne de la police rédigé par l'inspecteur en chef Ross Johnson, directeur de la Cellule de lutte contre les groupes de criminels motorisés – ou CLGCM –, janvier 2009.)

∴

James Adams tourna le robinet, s'aspergea généreusement le visage d'eau tiède puis contempla son reflet dans le miroir fixé au-dessus du lavabo de la salle de bains. Il avait laissé ses cheveux pousser et prenait soin de ne pas les laver trop fréquemment. Des mèches blondes et grasses retombaient sur son front. Son acné

se tenait tranquille, à l'exception d'un petit volcan écarlate près de la pomme d'Adam.

James arborait le look biker : baskets Nike défoncées, jean taché d'huile de vidange et T-shirt noir sans manches orné du logo d'AC/DC. Une boucle de ceinture argentée en forme de tête de mort apportait la touche finale à ce déguisement. Pour le reste, il était très satisfait de son aspect physique : épaules musclées, biceps saillants et touffes de poils sous les aisselles. À l'issue de son ultime poussée de croissance, il mesurait un mètre quatre-vingt-trois.

— Salut, beau gosse, sourit-il.

Il afficha un air menaçant, et brandit le poing vers son reflet.

— Qu'est-ce que tu regardes, toi ? gronda-t-il. Tu cherches les emmerdes ? Tu vas en prendre plein la gueule, enfoiré de supporter de Tottenham. Bang !

Il se figura son adversaire roulant sur le carrelage et éclata de rire. Il n'avait pas à s'en faire. La maison était déserte. L'été précédent, il y avait séjourné en compagnie d'une contrôleuse de mission et de deux agents plus jeunes que lui. En cette seconde phase de l'opération, il y vivait seul. Selon son scénario de couverture, il s'était disputé avec ses parents, avait renoncé à passer le bac et s'était exilé dans la maison de vacances familiale du Devon pour se lancer dans une carrière de rebelle à plein temps.

Il enfila son blouson de cuir noir en dévalant les marches menant au vestibule, puis il attrapa ses clés

dans le vide-poches en cristal placé près de la porte d'entrée. Il sortit son téléphone portable, enfonça les touches *dièse*, *six* et *neuf* afin d'accéder à son répertoire secret et appela son contrôleur de mission.

— Aucun signe du Führer, dit-il. Il a plus d'un quart d'heure de retard.

— Il n'est pas connu pour sa ponctualité, répondit calmement John Jones.

— Et de ton côté ? Kerry est prête ?

— Elle sait ce qu'elle a à faire.

— On ne doit pas laisser le Führer s'en tirer. Ça fait dix mois que je suis après lui.

— Tu as le trac ?

— Disons que mes mains sont un peu moites, pour ne rien te cacher. Mais ça ira. Je n'en suis pas à ma première mission.

— Et ce sera sans doute ta dernière, si tout se déroule comme prévu.

— Bon. Il faut que j'y aille. Ils ne vont pas tarder.

Il coupa la communication et glissa le portable dans la poche arrière de son jean. Les paroles de John Jones lui avaient fait l'effet d'un coup de poing.

Ta dernière.

Ces deux mots résonnaient en écho dans son esprit. Il passa en revue ses cibles passées : *Sauvez la terre !*, le GKM, Jane Oxford, Léon Tarasov, les Survivants, la MLA, Denis Obidin, les Mad Dogs, le Groupe d'action urbaine... Tout se terminerait-il par l'arrestation du

Führer ? Était-il sur le point de jouer le dernier acte de sa carrière d'agent opérationnel ?

Cette idée lui faisait mal, et ce qu'il venait de voir dans le miroir, tout bien pesé, lui brisait le cœur. Les agents de CHERUB étaient des enfants, et c'est cette particularité qui les rendait si efficaces. Ils étaient si petits, si innocents que les adultes n'osaient même pas les soupçonner. Mais James n'était plus un enfant. Il avait dix-sept ans. Sa stature était si impressionnante que les passants changeaient de trottoir à son approche, par crainte de se faire agresser. Avec sa barbe naissante et son nez tordu, il avait l'air à peu près aussi innocent qu'un char d'assaut de l'armée russe.

Dès qu'il entendit gronder le moteur de la Mercedes du Führer, une décharge d'adrénaline chassa instantanément ces sombres pensées. Le véhicule remonta lentement l'impasse encadrée d'élégantes demeures puis s'immobilisa sur l'allée de graviers qui longeait la maison. La berline classe E était un véritable monstre mécanique : une AMG sports dernier modèle équipée d'un V8, de vitres fumées, de pneus larges et de spectaculaires jantes alu.

Ce n'est que lorsque James ouvrit la porte arrière gauche qu'il put en identifier les trois occupants. Le Führer, trapu, l'œil malveillant et la lèvre supérieure ornée d'une petite moustache semblable à celle d'Adolf Hitler, était au volant. À sa gauche se tenait Rhino, un associé de longue date des Vandales qui n'avait jamais officiellement rejoint le gang. Dirty Dave, avec son

crâne chauve et son épaisse moustache, était assis sur la banquette arrière. Malgré ses airs de biker crasseux, il possédait la moitié des clubs de striptease et des salons de massage du South Devon.

— Bonjour tout le monde, lança James en se penchant pour prendre place à ses côtés.

À son grand étonnement, Dirty Dave le repoussa fermement à l'extérieur de la voiture.

— Qu'est-ce que tu as sur le dos ? aboya ce dernier.

Saisi de panique, James réalisa qu'il avait commis une énorme bourde. Il portait son blouson orné du logo du Monster Bunch, signe de son appartenance à ce groupe vassal des Brigands.

— Porter ses couleurs dans une bagnole... gronda le Führer en secouant la tête avec mépris. Il faut vraiment être con.

Pour ces hors-la-loi de la route, le patch aux couleurs de leur gang cousu à l'arrière de leur blouson avait une dimension sacrée. L'arborer dans un véhicule comportant plus de deux roues constituait à leurs yeux un sacrilège.

James contourna la voiture et ouvrit le coffre contenant les clubs de golf roses de l'épouse du Führer, deux blousons soigneusement pliés afin que leurs couleurs soient exposées, deux battes de base-ball, deux pieds-de-biche et un sac de cricket contenant des armes de poing et des munitions. Il y déposa son propre blouson, se glissa sur la banquette puis claqua la portière.

— Et maintenant, allons nous faire du pognon !
s'exclama gaiement Rhino.



Le *Kam's Surf Club* était situé à une vingtaine de kilomètres à l'est de Salcombe. Ce restaurant comportant deux étages était perché au bord d'une falaise. Sa façade de planches bleues était érodée par les vents marins. Le comptoir années cinquante, le vieux juke-box et les planches de surf vintage exposées sur les murs donnaient à l'établissement un cachet rétro.

Il ne désemplissait pas durant l'été, mais la haute saison s'était achevée depuis des mois. En ce jeudi après-midi, seul un couple de randonneurs allemands avait choisi de s'y restaurer. Ils dégustaient des calamars en regardant les vagues se briser sur les rochers, en bas de la falaise.

— Aubergiste ! hurla le Führer en déboulant dans le restaurant. Kam, enfoiré d'empoisonneur, ramène ta fraise immédiatement !

Les Allemands considérèrent les quatre bikers avec anxiété puis plongèrent le nez dans leur assiette. James contempla les jambes bronzées de la jeune touriste. Le jukebox diffusait *Ring of Fire*, de Johnny Cash.

Le patron jaillit de la cuisine. Kam était un petit homme robuste, aux cheveux noirs et raides coiffés en queue-de-cheval. La taille ceinte d'un tablier, il

esquissa un sourire, mais sa posture et ses gestes maladroits trahissaient un profond sentiment de malaise.

Le Führer se tourna vers James.

— Va chercher la VHS.

Tandis que James se glissait derrière le comptoir, Dirty Dave se dirigea vers le couple de touristes. La femme jeta un regard inquiet à son compagnon, un petit homme replet engoncé dans un pull irlandais passé sur une chemise à carreaux. En dépit de son look de bûcheron, il n'avait jamais porté un coup de poing de sa vie.

— Je ne veux pas d'ennuis, dit-il dans un anglais un peu haché, en levant les mains à hauteur du visage.

Dirty Dave s'arrêta devant la table, s'empara d'un calamar dans l'assiette de l'Allemand et le fourra dans sa bouche.

— Délicieux, dit-il tout en mastiquant. Dirty Dave ne dit jamais non à un petit morceau de poulpe.

La jeune femme lâcha une phrase dans sa langue natale. James ne parlait pas un mot d'allemand, mais il n'était pas nécessaire d'être un génie pour comprendre ce qu'elle signifiait : *tirons-nous d'ici en vitesse*.

Dirty Dave glissa les pouces sous sa ceinture et baissa son jean.

— Mais vous n'avez pas goûté à la saucisse anglaise, ricana-t-il. Je vais vous montrer pourquoi nous avons gagné la guerre.

Horriifiée, la touriste quitta la table en hurlant. Son compagnon tira un billet de vingt livres de son porte-

feuille et le jeta sur la table. Enfin, il épaula son sac à dos, prit son amie par la main et la tira vers la sortie.

— Allez quoi, ma petite chérie, cria Dirty Dave en se dandinant derrière eux, le jean à hauteur des chevilles. Ne fais pas ta bêcheuse !

Rhino et le Führer se tordaient de rire.

James localisa le magnétoscope de surveillance placé verticalement entre un lave-vaisselle et un fût de bière. Il éjecta la cassette et la brandit au-dessus du comptoir.

— Je l'ai, patron, annonça-t-il.

— Ne la laisse pas traîner, ordonna le Führer avant de se tourner vers Kam, la bouche tordue par un sourire malveillant. Pourquoi tu fais cette tête d'enterrement, toi ?

— Comment pourrais-je te payer, alors que tu t'acharnes à terroriser la clientèle ?

— Tu crois vraiment que deux clients vont faire la différence ? Ce piège à touristes était bondé du matin au soir, cet été. Tu as trois semaines de retard, soit sept cents livres.

— Quatre cent cinquante, rectifia Kam.

— Tu oublies les intérêts, gronda le Führer en saisissant le petit homme par le col. Ne crois pas que je vais laisser les affaires filer sous prétexte que quelques-uns de mes associés sont derrière les barreaux.

— Je ne peux pas payer autant pendant la basse saison, gémit Kam. Tu vois bien qu'on ne reçoit presque personne, en ce moment.

— Ça doit cramer facilement, une vieille bicoque comme celle-là, dit le Führer avant de joindre les mains et de mimer une explosion. Poof!

— Tu es seul dans cette baraque ? demanda Rhino.

— Non. Ma femme et la traductrice que vous m'avez demandé de faire venir sont derrière.

— James, va les chercher.

Ce dernier fourra la cassette VHS dans la poche de son blouson puis poussa la porte battante s'ouvrant sur des cuisines spacieuses, d'une propreté irréprochable. Alison, l'épouse de Kam, portait des chaussures blanches à talons et une robe bleu ciel. À ses côtés se tenait Kerry Chang, agent de CHERUB et petite amie de James Adams. N'étant pas censés se connaître, les deux amoureux n'échangèrent qu'un bref regard.

— Sortez d'ici, bande de connasses, ordonna James.

Alison s'exécuta la première. En passant devant son petit ami, Kerry esquissa un sourire puis articula silencieusement trois mots : *tout va bien*.

— Eh, regardez-moi cette beauté, s'exclama Dave en la considérant d'un œil libidineux. Un peu plate, mais je ne dirais pas non !

James brûlait de lui faire ravalier ses propos à grands coups de poing dans les dents.

— C'est toi, la traductrice ? demanda Dave en posant une main sur l'épaule de Kerry.

Ses doigts glissèrent lentement vers la taille de la jeune fille.

— Tu veux mon numéro de téléphone, chérie ? J'adore les nanas dans ton genre.

Kerry avait la nausée. Dave empestait la sueur et le tabac froid. En outre, elle avait consulté des rapports de police décrivant les violences infligées aux employées de ses clubs de strip-tease. Craignant de subir les représailles des Vandales, aucune d'elles n'avait jamais osé déposer plainte.

Kerry aurait aisément pu le mettre hors d'état de nuire, mais elle recula d'un pas, l'air terrifié.

— Elle paraît un peu jeune, fit observer Rhino avant de se tourner vers Kam. Vous êtes certain qu'elle sera capable de traduire ?

— Pourquoi tu ne t'en charges pas, toi ? lança Dave à l'adresse de Kam.

— Parce que je ne parle pas un mot de mandarin, répliqua-t-il. J'ai grandi à Exeter, et ma mère vient des Philippines, pas de Chine.

Dirty Dave saisit Kerry par la taille et tenta de l'embrasser sur les lèvres.

— Lâche-la, abruti, avertit le Führer. Il te les faut toutes, ma parole ! Nous avons besoin d'elle pour la réunion.

Dave était furieux, mais il était hors de question de s'en prendre à son chef. Il marcha vers Kam et lui porta un violent coup de poing à l'estomac.

— En plein dans le mille ! s'exclama Rhino, tandis que le petit homme se pliait en deux sous l'effet de la douleur.

— Où est notre fric ? demanda le Führer. Saloperie de niakoué, je parie que tu planques un paquet de pognon sous ton matelas, je me trompe ?

— Je vous paierai dès que possible, gémit Kam.

— Tu vois ce garçon ? poursuivit le criminel en pointant l'index vers James.

Sa victime se redressa en toussant puis opina du chef. James ignorait ce que le Führer avait en tête.

— Il est en pleine ascension, expliqua ce dernier. Il est jeune, mais c'est un vrai dur et j'ai décidé de le laisser régler ton cas. Il te rendra régulièrement visite pour récupérer ce que tu nous dois. Si tu ne remplis pas tes obligations, attends-toi à souffrir.

— Foutez-lui la paix ! protesta Alison.

— James, montre à ce minable de quoi tu es capable, dit le Führer.

Deux raisons l'avaient conduit à intégrer James à son proche entourage : d'une part, c'était un combattant hors pair, une qualité indispensable en cette période d'affrontements entre gangs de bikers ; d'autre part, compte tenu de son âge, il ne pouvait pas être un policier infiltré.

James n'éprouvait aucune culpabilité à corriger les membres des groupes rivaux, mais s'en prendre à un innocent restaurateur lui posait un sérieux cas de conscience.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda-t-il.

— Démonte-le, gronda Dirty Dave. Fais comme tu le sens. Je ne sais pas, moi, casse-lui les doigts...

James n'avait que quelques secondes pour définir une stratégie. La plupart des jeunes bikers auraient fait n'importe quoi pour impressionner le Führer. Il ne voulait pas faire souffrir Kam, mais il ne pouvait pas désobéir sous peine de ruiner sa crédibilité.

— Je ne vais quand même pas lui casser les doigts, fit-il remarquer afin de gagner du temps. S'il ne peut plus travailler, comment remboursera-t-il ce qu'il nous doit ?

Soudain, une idée brillante traversa son esprit. Il prit Kam par la nuque et saisit son bras droit. Le cuisinier, solide et râblé, était sans doute aussi fort que lui, mais il n'avait aucune expérience du combat. James tordit son bras derrière son dos sans qu'il puisse rien faire pour l'en empêcher.

Dans cette position, ce dernier aurait aisément pu lui briser le poignet, mais il se contenta de lui déboîter l'épaule en tirant un coup sec.

James avait été victime d'une telle blessure à l'entraînement, quelques années plus tôt. La luxation faisait peur à voir et entraînait une douleur atroce, mais elle était infiniment moins grave qu'une fracture. Lorsque le médecin l'aurait réduite, Kam éprouverait une simple raideur au bras droit pendant quelques jours, et retrouverait toute sa motricité en moins d'une semaine.

Mais Kam, inconscient des précautions prise par son bourreau, s'effondra sur le sol.

Alison se rua sur James en hurlant. Rhino, Dirty Dave et le Führer se tordaient de rire. Soucieux d'épargner la jeune femme, James intercepta sa main aux ongles vernis, et la repoussa de toutes ses forces. Elle tituba en arrière et bouscula une table, dispersant couverts, assiettes et présentoir à condiments sur le parquet.

Kerry se précipita aussitôt pour la réconforter. James acheva sa démonstration de force en crachant sur le sol, à quelques centimètres du visage de Kam.

— Si j'étais toi, j'obéirais gentiment, gronda-t-il, le poing brandi. Et la prochaine fois qu'on se reverra, tu ferais mieux d'avoir notre fric, ou je te plongerais les mains dans la friteuse.

2. Trente couches de Kevlar

Kam était assis sur un seau retourné dans la cuisine du *Surf Club*. Il tenait un sac rempli de glaçons contre son épaule meurtrie. Des larmes roulaient sur ses joues. Dave montait la garde près du comptoir. Ses trois complices se trouvaient à l'étage.

— Ce n'est qu'une simple luxation, chuchota Kerry à l'oreille du restaurateur. Lorsque la réunion sera terminée, nous vous conduirons à l'hôpital.

Alison n'appréciait ni la présence des Vandales dans son établissement, ni celle d'une jolie Asiatique de seize ans aux côtés de son mari.

— Qu'est-ce que tu en sais ? grinça-t-elle. Tu as fait des études de médecine, à ton âge ?

— J'ai suivi des leçons de secourisme, dit-elle. Je ne suis pas experte, mais je sais distinguer une luxation d'une fracture.

Alison se tourna vers son époux.

— Où est-ce que tu as rencontré cette fille, toi ?

— Tu comprendras quand ce sera terminé, répondit Kam sans desserrer les dents. Reste calme et fais-moi confiance.

— Te faire confiance ? Tu viens de te faire tabasser. Tu dois de l'argent aux Vandales, et maintenant, ces malades organisent des réunions dans notre restaurant. Et tu me demandes de rester calme ? Ça fait des mois que je te demande d'aller trouver la police.

— Moins fort, l'avertit Kerry en levant les yeux vers le plafond. S'ils nous entendent parler de la police, ils sont capables de nous tuer.

— Fais-moi confiance, Alison, répéta Kam. Sur la tête de nos filles, si ça tourne mal, je t'accorderai le divorce et tu pourras tout récupérer.

— Mon Dieu, ce doit être une blague... Et je récupérerai quoi ? L'hypothèque de la maison ? Les dettes du restaurant ? Tu es *tellement* stupide. Je ne veux plus te voir !

Sur ces mots, elle tourna les talons et franchit rageusement la porte menant à la salle principale de l'établissement. Accoudé au bar, Dirty Dave se soulait au bourbon Wild Turkey.

— Très sexy, cette petite robe bleue, dit-il en levant son verre.

Alison lui adressa un doigt d'honneur, se laissa tomber sur la chaise la plus proche puis enfouit son visage entre ses mains.

— Je vois, gloussa Dave. Je suppose que Madame est indisposée...

Dans la cuisine, Kerry fusilla Kam du regard.

— Vous auriez pu lui expliquer ce qui allait se passer, chuchota-t-elle.

— Elle n'était pas censée travailler aujourd'hui, mais ma serveuse est tombée malade.

— Il *faut* trouver un moyen de la calmer.

— Je n'arrive pas à croire ce que cette petite ordure a fait à mon épaule, grogna Kam. J'espère qu'il pourrira en prison pour un bon bout de temps.

Kam avait accepté de collaborer avec la police pour faire cesser les manœuvres d'extorsion des Vandales. On l'avait assuré que Kerry était un sergent âgé de dix-neuf ans au physique particulièrement juvénile. Il ignorait que James était un agent infiltré, et qu'il avait personnellement pris part à la préparation de l'opération.

Une Lexus se gara devant le restaurant, puis deux Chinois en descendirent. Le plus vieux d'entre eux, le dos courbé, se déplaça à petits pas vers la porte d'entrée, considéra l'écriteau *fermé pour cause de panne d'électricité*, puis frappa discrètement à la vitre dépolie. Son fils ouvrit le coffre du véhicule et en sortit deux sacs Vuitton.

Le Führer dévala l'escalier.

— Mr Xu, lança-t-il en serrant la main du vieil homme. Suivez-moi en haut, je vous prie. Vous n'avez pas eu trop d'embouteillages ?

Mr Xu resta silencieux. Il ne connaissait que quelques mots d'anglais. Il se contenta de soupirer

en découvrant les deux volées de marches menant à l'étage.

Son fils Liam avait environ quarante-cinq ans. Il ressemblait à un gangster de cinéma, avec son costume de marque, ses lunettes de soleil et sa montre Breitling incrustée de diamants.

— Comment va, Ralph ? dit-il en déposant les sacs à ses pieds.

Les deux hommes échangèrent une chaleureuse accolade, sourirent et s'esclaffèrent sans la moindre raison.

Kerry se planta près d'eux, les pieds joints et les bras sur la couture du pantalon.

— Je suis la traductrice, dit-elle. Je me tiens à votre disposition pour pallier toute difficulté de compréhension.

Elle fit une discrète révérence et répéta cette phrase en mandarin.

James tendit son bras à Mr Xu pour l'aider à gravir l'escalier. L'activité du *Surf Club* étant réduite en basse saison, la salle du premier étage n'était pas ouverte à la clientèle. La pièce en forme de L avait un aspect désolé. De fins rais de lumière filtraient entre les lattes des volets clos. Le bar était recouvert d'une bâche en matière plastique.

Rhino se tenait au centre de la pièce, près des deux tables placées l'une contre l'autre. Des armes automatiques, des boîtes de munitions et des chargeurs y étaient alignés. Les autres meubles avaient été repous-

sés contre le mur afin de créer un espace dégagé au bout duquel avait été placé un porte-cible équipé d'un réceptacle métallique de récupération des balles.

James aida Mr Xu à s'asseoir sur une chaise. Liam considéra l'arsenal.

— Du matériel dernier cri, dit-il.

Rhino lui confia une paire de gants blancs afin d'éviter qu'il n'y dépose ses empreintes digitales.

— Vous avez l'œil, sourit-il.

Liam saisit un pistolet-mitrailleur compact.

— C'est le MP7 que vous avez demandé. Il est équipé d'une crosse rétractable et de plusieurs systèmes de visée qui permettent trois modes d'utilisation : fusil d'assaut, mitrailleuse et arme de poing. Le calibre 4,6 mm est plutôt réduit, mais redoutablement efficace jusqu'à cinquante mètres. Les munitions traversent trente couches de Kevlar. En plus, un type costaud dans votre genre n'aura aucun mal à dissimuler ce flingue sous sa veste.

Kerry traduisit fidèlement cet exposé.

— Magnifique, soupira Liam. Je connais pas mal de revendeurs, mais vous êtes les seuls à proposer ces petites merveilles.

— Nous avons la meilleure filière, l'assura Rhino. Aux États-Unis, les Vandales fourguaient des armes avant même de devenir bikers. La plupart des trafiquants ne disposent que d'un contact. Nous, nous en avons des *dizaines*, et nous travaillons avec eux depuis des années.

Liam retourna l'arme dans sa main.

— Et les munitions spéciales, elles ne sont pas trop difficiles à trouver ?

Le Führer prit la parole.

— Vous croyez que je vous proposerais un flingue qui ne peut pas tirer ? sourit-il. Je ne dis pas que le 4,6 est aussi facile à dénicher que le 9 mm, mais vous n'avez pas à vous inquiéter. Le MP7 équipe l'armée allemande, et nous avons quelqu'un dans ses rangs...

— En plus, chaque arme est livrée avec mille cartouches, ajouta Rhino. Largement de quoi voir venir.

Liam pointa le canon du pistolet-mitrailleur vers la cible. Il aurait aimé disposer d'un miroir pour se voir prendre la pose comme le héros d'un film d'action coréen.

Son père se pencha vers Kerry et lui parla en mandarin.

— Mr Xu voudrait en savoir davantage sur vos récentes difficultés avec la police, annonça-t-elle. Il souhaite comprendre comment vous avez pu continuer vos activités après toutes ces arrestations. Il s'inquiète pour sa propre sécurité.

— Je suis dans ce business depuis trente ans, répondit le Führer, et je suis toujours passé entre les gouttes. J'ai vu pas mal de rivaux et de collègues tomber aux mains des flics, mais la condamnation la plus lourde dont j'ai écopé, c'est une amende de cinquante-cinq livres pour stationnement interdit. La prison, c'est

pour les jeunes. À mon âge, je n'ai aucune intention de me faire boucler.

Il faisait tout pour paraître confiant, mais James savait qu'il mentait. Avant la guerre qui avait suivi la Rebel Tea Party, il s'était toujours tenu prudemment à l'écart de la marchandise. Désormais, il était contraint de mener personnellement les transactions. Privé d'un grand nombre de ses lieutenants, il jouait les camelots devant une collection d'armes, en présence de deux étrangers et de sacs remplis de billets de banque.

— Alors, qu'en dites-vous ? demanda Rhino en faisant glisser un chargeur vers son client. Essayez-le, je vous en prie. Ne vous en faites pas pour le bruit. Nous avons choisi ce bâtiment parce qu'il se trouve à presque un kilomètre de toute habitation.

Frémissant d'excitation, Liam s'empara des munitions, mais son père, qui n'approuvait pas son comportement immature, s'adressa à Kerry d'une voix ferme.

— Mr Xu dit que la marchandise est parfaite, traduisit-elle. Il souhaiterait achever la transaction au plus vite et rentrer à Londres. Il espère que le reste de la cargaison sera à la hauteur, et vous demande de commencer à compter l'argent.

Rhino se pencha pour saisir la poignée de l'un des sacs.

— Non, lança le Führer. J'ai toute confiance en ces messieurs.

— Je vous remercie, Mr Donnington, sourit Liam.

Depuis qu'il travaillait pour le gang, James avait découvert que les criminels de haut rang entretenaient des relations plus courtoises que les petits trafiquants du coin de la rue. Les Vandales et le syndicat du crime chinois pour lequel œuvraient Liam et son père venaient de conclure une transaction s'élevant à un demi-million de dollars. Compte tenu de cet enjeu, les deux parties s'efforçaient d'éviter toute tension.

— Voici la clé, et une carte indiquant l'endroit où le reste est entreposé, expliqua le Führer en remettant à Liam une enveloppe. Souhaitez-vous récupérer les sacs ?

Le vieil homme sourit puis s'adressa à Kerry en mandarin.

— Ce sont d'excellentes contrefaçons, un produit très lucratif, expliqua cette dernière. Il dit qu'ils plairont beaucoup à votre femme, et qu'il est pratiquement impossible de découvrir la supercherie.

— C'est très aimable à vous, répondit le Führer tandis que Kerry aidait Mr Xu à se lever.

James sentit son cœur s'emballer. Tout se déroulait conformément au plan établi, mais la partie n'était pas gagnée. Les experts de la police avaient installé des caméras et des micros dans tout l'établissement. Ils avaient suivi et enregistré toute la rencontre, et se réjouissaient sans doute d'avoir entendu le Führer se vanter d'être passé entre les mailles du filet pendant trente ans, un discours qui constituait des aveux en bonne et due forme.

Mais le plus dur restait à accomplir. Les autorités redoutaient que les preuves ne soient détruites, ou que leurs cibles n'opposent une résistance farouche. Elles souhaitaient mener un assaut rapide puis procéder à l'arrestation de tous les participants ainsi qu'à la saisie de l'argent et de l'enveloppe remise à Mr Xu.

Les officiers qui patientaient arme au poing aux abords du bâtiment ignoraient que James Adams était un agent infiltré. Ce dernier s'attendait à être sévèrement malmené. En outre, compte tenu du nombre d'armes et de boîtes de munitions exposées sur la table, la situation tournerait au bain de sang à la moindre maladresse.

3. Il faut bien mourir un jour

Kerry, Mr Xu, Liam et le Führer se trouvaient dans l'escalier lorsque les deux échelles en aluminium claquèrent contre la rambarde du balcon. Quelques secondes plus tard, deux officiers caparaçonnés de protections pare-balles et coiffés de casques en Kevlar s'attaquèrent aux volets à l'aide d'énormes paires de pinces.

Contre toute attente, les panneaux de bois renforcés par des planches de contreplaqué leur donnèrent du fil à retordre. Tandis qu'ils s'escrimaient, Rhino saisit un MP7 et y fit glisser un chargeur contenant vingt balles.

Au même instant, un homme et une femme en tenue de combat investirent le rez-de-chaussée.

Une voix résonna dans un mégaphone à l'extérieur du bâtiment.

— Police ! tout le monde à terre !

— Merde ! gronda le Führer avant de pousser Mr Xu de toutes ses forces dans l'escalier.

Kerry, qui tenait fermement l'un des bras du vieil homme, tenta vainement de s'agripper à la rambarde. Ils perdirent tous deux l'équilibre et roulèrent sept marches plus bas.

L'un des policiers qui avaient investi le rez-de-chaussée avait reçu l'ordre de se précipiter dans la cuisine et de neutraliser Dirty Dave. Sa collègue, elle, devait se poster au pied de l'escalier afin de tenir en joue les criminels qui tenteraient de prendre la fuite. Kerry et Mr Xu les fauchèrent tous deux de plein fouet, les précipitant dans l'alcôve qui abritait un téléphone à pièces inutilisé depuis des années.

La résistance des volets et la chute inattendue des deux suspects retardèrent l'intervention de quelques secondes, mais cet infime contretemps suffisait à transformer un coup de filet éclair en un chaos absolu.

Redoutant de se trouver pris entre des tirs croisés au moment où Rhino et les membres de l'équipe d'assaut ouvriraient le feu, James plongea derrière le bar. Un volet céda enfin, et une vive lumière illumina la salle.

Rhino braqua nerveusement le MP7 vers l'un des agents des forces spéciales puis il enfonça la détente. Il vida son chargeur en deux rafales. Loin d'être un tireur d'élite, il cribla le sol, le mur et le plafond sans atteindre sa cible. L'officier riposta aussitôt, abattant son adversaire de deux balles en pleine poitrine.

De sa cachette, James n'avait pas assisté à la scène. Seuls des bruits confus parvenaient à ses oreilles, sans qu'il puisse estimer la gravité de la situation.

— Je ne suis pas armé ! cria-t-il en se redressant lentement, les mains levées en signe de reddition.

Alors, il découvrit le corps de Rhino. Les deux balles de gros calibre l'avaient projeté contre le mur. Une mare de sang s'était déjà formée sur le parquet. Son visage figé traduisait une extrême stupeur.

Les policiers n'avaient pas investi la pièce. À la différence des soldats, ils agissaient avec une extrême prudence. Ils n'entreraient que lorsqu'ils connaîtraient précisément les dangers encourus. De fait, la fusillade à peine achevée, ils avaient sauté du balcon afin de se mettre à l'abri.

— Police ! reprit la voix dans le mégaphone. Vous êtes cernés !

— Allez vous faire foutre ! hurla le Führer, qui venait de débouler sur le palier.

Son regard se posa sur le corps de Rhino.

— Oh, le con... murmura-t-il. Ça va, James ?

— Disons que j'ai déjà connu mieux.

Le Führer progressa vers les tables jambes fléchies, se saisit d'un MP7 et de deux chargeurs, puis piocha une liasse de billets de vingt livres dans l'un des sacs.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'étrangla James. Vous n'avez aucune chance contre les tireurs des forces spéciales !

Il ne s'inquiétait guère du sort du biker. Il redoutait que la situation n'échappe à tout contrôle et d'être pris entre deux feux.

— La mort ou la gloire, cracha le Führer. Adolf ne s'est jamais rendu, que je sache. S'ils me coincent, je n'ai aucune chance d'échapper à la prison. Attrape un flingue et aide-moi à sortir d'ici.

Des pas précipités résonnèrent dans l'escalier. Il braqua son arme vers le palier et hurla :

— Reculez !

Sur ces mots, il lâcha une courte rafale.

— Ne reste pas planté là ! gronda-t-il. Trouve-toi de quoi te défendre, nom de Dieu.

En dépit de sa longue expérience d'agent, James avait raté l'occasion de mettre le Führer hors d'état de nuire avant qu'il ne fasse main basse sur le redoutable pistolet-mitrailleur.

— Je préfère rester ici, bafouilla James. Au pire, je passerai quelques années dans une prison pour mineurs.

Le Führer pointa le canon du MP7 dans sa direction et esquissa un sourire maléfique.

— C'était un ordre, pas une suggestion. Bats-toi ou je te crève, espèce de lâche.

James sentit un frisson glacé courir le long de sa colonne vertébrale. Il avait souvent été menacé d'une arme mais, pour la première fois, il savait son adversaire prêt à tuer sans le moindre scrupule tous ceux qui s'opposeraient à sa volonté.

James entendit Kerry hurler au rez-de-chaussée. Il marcha prudemment vers la table et s'empara du

dernier MP7. Un objet roula sur le parquet, puis une épaisse fumée commença à envahir la salle.

— Lacrymo ! cria-t-il.

— Bande d'enfoirés ! hurla le Führer avant de lâcher une volée de balles par la fenêtre.

À mesure que les volutes de gaz incapacitant tournoyaient autour de lui, James sentit les yeux et la gorge lui brûler. Il avait l'impression d'inhaler de la soupe bouillante, mais le Führer l'attrapa par le col de son blouson et le tira vers un angle de la pièce encore épargné par la fumée.

D'un puissant coup de botte, il poussa une porte coupe-feu, la franchit et trouva refuge sur une terrasse de bois perchée au-dessus de l'océan. Par temps clément, elle offrait aux clients du *Kam's Surf Club* une vue imprenable, mais ce jour-là, le vent était déchaîné et les vagues qui s'écrasaient sur les rochers déchiquetés propulsaient des embruns à plus de trente mètres de hauteur.

Estimant que nul n'aurait l'idée insensée de sauter du haut de la falaise, les forces spéciales avaient négligé la face du bâtiment donnant sur la mer. En outre, le nuage qui s'était formé dans la salle du premier étage ne leur permettait pas d'observer le comportement des suspects.

— Ce n'est pas si haut que ça, dit le Führer en esquissant un sourire dément. À toi l'honneur, James. Saute, et vite.

∴

Kerry percuta de plein fouet les deux officiers en arme et se cogna violemment le menton contre le téléphone à pièces.

— Ne tirez pas ! cria-t-elle.

Plongé dans la confusion la plus totale, le policier battit en retraite à l'extérieur du bâtiment. Sa collègue se releva d'un bond puis, conformément au plan établi par ses supérieurs, braqua son arme vers la plus haute marche de l'escalier. Liam était figé sur place, les mains levées au-dessus de la tête.

Lorsque Kerry fut parvenue à se redresser, elle se tourna vers les cuisines et aperçut Dirty Dave, une main serrée sur la gorge d'Alison. Il lui porta un coup de poing en plein visage.

— C'est toi qui as monté ce traquenard, pas vrai ? rugit-il avant de la frapper à nouveau. Tu ne t'en tireras pas comme ça. On t'aura. On massacrera tes filles.

Malmenée par le colosse, Alison, les membres bal-lants, n'était plus qu'une poupée de chiffon.

— Arrête ! hurla Kam en déboulant dans la salle du restaurant, une main serrée sur son épaule blessée.

Kerry jeta un œil à l'extérieur. Le policier qui avait pris la fuite avait reculé jusqu'à la route. À l'évidence, il attendait que ses collègues aient nettoyé le premier étage pour retenter sa chance.

— Eh, ducon ! lança-t-elle en marchant vers Dirty Dave.

Une fusillade éclata au premier étage, suivi du choc sourd provoqué par la chute du corps de Rhino.

Dave considéra l'expression déterminée de Kerry et éclata de rire. Il tenait Alison par les cheveux, comme un trophée.

— Toi aussi, tu étais dans le coup ? s'étonna le biker. Approche, je vais te montrer comment je traite les petites balances dans ton genre.

Kerry ne se le fit pas dire deux fois. Elle fit un bond en avant puis pivota vivement sur le talon gauche. Son pied droit décrivit une large courbe et toucha Dave à la tempe, le projetant contre le bar. Alison s'effondra sur le sol.

— Tu fais moins le malin, pas vrai ? gronda Kerry avant de porter le coup de poing le plus puissant de sa carrière d'agent.

Il atteignit la mâchoire de Dave avec une telle violence que l'une de ses vertèbres sortit de son logement.

Il gisait sur le parquet, le souffle court, les yeux exorbités de terreur. À cet instant, le policier qui avait décampé franchit à nouveau la double porte du restaurant.

— Les mains en l'air ! ordonna-t-il en brandissant son fusil d'assaut.

— Tout le monde va bien, dit Kerry en levant lentement les bras.

— Je ne sens plus mes jambes, gémit Dirty Dave.

Trois autres membres des forces spéciales accoururent pour sécuriser la pièce.

Kerry leva les yeux vers le plafond. Elle ignorait si James était encore en vie.

∴

James se laissa tomber trois mètres plus bas, sur une étroite corniche rocheuse qui bordait l'abîme. Le cuir épais de son blouson protégea ses bras, mais son jean se déchira en de multiples endroits. Sourd à la douleur que lui causaient ses jambes écorchées, il se pencha pour observer les flots tumultueux, vingt-cinq mètres en dessous.

L'escalade faisait partie de l'entraînement des agents de CHERUB, mais cette falaise constituait un véritable cauchemar. L'écume soulevée par les vagues avait créé un environnement favorable à la prolifération d'algues vertes et visqueuses qui se transformaient en une bouillie huileuse au contact des doigts et rendaient toute prise incertaine.

Le Führer glissa son arme dans sa ceinture puis enjamba la rambarde.

— Il faut bien mourir un jour, lâcha-t-il avant de se jeter dans le vide.

James n'avait que dix-sept ans, et il était en excellente condition physique. Le Führer, lui, en avait presque soixante, et souffrait d'une importante surcharge pondérale. Son ventre heurta la paroi verticale.

Il tenta de se rattraper à une saillie naturelle, mais il avait déjà pris tant d'élan qu'il lui fut impossible de s'y retenir. Au contraire, il bascula sur le flanc et poursuivit sa chute.

Craignant d'être écrasé par la masse du chef biker, James roula sur le côté. Il était convaincu que le Führer avait raté son saut, et que sa trajectoire le menait droit vers l'océan. En effet, ce dernier manqua la corniche, mais son genou gauche se coinça solidement dans une anfractuosité de la falaise, deux mètres plus bas.

L'os de sa cuisse encaissa tout son poids. Il se brisa net tandis que la partie inférieure de sa jambe s'enfonçait plus profondément dans la faille. Le Führer resta suspendu, la tête en bas, l'écusson aux couleurs des Vandales qui ornait son blouson claquant au vent comme une bannière.

James avait observé de graves blessures au cours des opérations auxquelles il avait pris part, mais celle-là dépassait toute mesure.

— À l'aide, gémit le criminel. Que quelqu'un me sorte de là !

James envisagea de lui porter secours, mais il souffrait toujours des effets du gaz lacrymogène, et les algues qui recouvraient la roche rendaient l'opération beaucoup trop risquée. De plus, même s'il parvenait à descendre à hauteur du Führer, il serait incapable de le hisser jusqu'à la corniche. Il leva les yeux vers le haut de la falaise et étudia une voie lui permettant de rejoindre le *Surf Club*.

Il dut se suspendre d'une seule main pour franchir un léger surplomb, puis il gravit sans difficulté les deux mètres qui le séparaient du sommet de l'obstacle, où l'attendaient trois policiers. Il leva ses mains aux paumes ensanglantées puis se laissa docilement passer les menottes. Avec un peu de chance, John Jones le ferait libérer avant même qu'on ne le conduise au poste de police.

Il aperçut le visage souriant de Kerry alors qu'on le traînait jusqu'à un fourgon, sans égard pour ses cuisses blessées.

— Il va falloir faire venir un hélico pour remonter Donnington, annonça l'un des coordinateurs de l'opération, adossé à la Mercedes du Führer.

— Laissez-le crever sur place, répliqua un vétéran des forces spéciales. C'est tout ce qu'il mérite.

James pensa aux innombrables crimes commis par le chef des Vandales et à la façon dont il avait massacré la famille de Dante Welsh, son camarade de CHERUB. En dépit de la situation terrible dans laquelle se trouvait le Führer, il ne lui inspirait aucune compassion. De son point de vue, l'équipe de secours pouvait bien prendre tout son temps.